

Syliane Malinowski-Charles, (sous la dir.), *Figures du sentiment : morale, politique et esthétique à l'époque moderne*, Québec, PUL, Les collections de la République des Lettres / Symposiums, 2003, 175 p.

Dominic Desroches

Volume 15, numéro 1, automne 2004

En quête du sujet

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801284ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801284ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desroches, D. (2004). Compte rendu de [Syliane Malinowski-Charles, (sous la dir.), *Figures du sentiment : morale, politique et esthétique à l'époque moderne*, Québec, PUL, Les collections de la République des Lettres / Symposiums, 2003, 175 p.] *Horizons philosophiques*, 15(1), 127–128.
<https://doi.org/10.7202/801284ar>

Sylviane Malinowski-Charles, (sous la dir.), *Figures du sentiment : morale, politique et esthétique à l'époque moderne*, Québec, PUL, Les collections de la République des Lettres / Symposiums, 2003, 175 p.

Ce petit ouvrage fera sans doute la joie autant des historiens, des littéraires que des philosophes préoccupés par les débats d'idées qui ont marqué la modernité. Car en se penchant sur le rôle du sentiment dans les sphères morale, esthétique et politique, il vient combler une lacune dans les études actuelles. Il rappelle pertinemment qu'il n'y pas que les victoires de la raison, entre le XVII^e et le XIX^e siècle, qui aient déterminé la quête de vérité, il y a aussi les découvertes de la faculté de sentir. En effet, trop souvent limitons-nous naïvement les acquis de l'époque moderne aux Lumières, c'est-à-dire au triomphe de la raison sur le sentiment et à la victoire de la science sur la religion, comme si le sentiment était un obstacle ou un détour sur le chemin de la vérité. Or il importe de le répéter à nouveau : cette lecture commode, s'appuyant sur un idéal de rationalité uniquement scientifique, masque la réelle place qu'a joué le sentiment dans le développement de la pensée philosophique. Si nous réhabilitons le sentiment face à la raison, Pascal faisant alors figure de pionnier, lui qui a ouvert une nouvelle avenue à la pensée en reconnaissant une vérité accessible par le cœur, nous découvrons une autre histoire de la modernité, une modernité qui se montre cette fois sensible (sans jeu de mots...) à l'autre en elle-même. Cette ouverture à l'univers du sentiment est décisive puisqu'elle conduira notamment à la naissance de l'esthétique. Ce livre n'a donc pas tort de redonner au sentiment (et non pas les sentiments...) ses lettres de noblesse et sa juste place dans le savoir. Voilà à quoi sont consacrés les textes qui ponctuent ce livre.

L'ouvrage se divise en deux parties. Dans la première, les articles portent sur le rôle du sentiment dans la morale et la politique. De manière très libre d'abord, E. Méchoulant s'inspire du fragment 677 des *Pensées* de Pascal afin de réfléchir sur le travail de figuration dans l'œuvre pascalienne. Selon Méchoulant, Pascal, lorsqu'il a recours à la métaphore des «cordes de nécessité» rattachant les hommes, procéderait à une forme de figuration qui servirait sa conception du politique (18-32). Ce travail de figuration, relevant de l'imagination chez Pascal, n'est assurément pas l'affaire de Diderot. Celui-ci, comme le montre bien C. Duflo, conçoit la morale à l'intérieur des lois de nature. Voulant fonder la morale de manière immanente, Diderot démasque les prétentions morales de la volonté individuelle, donc notre capacité de choisir le bien, car il reste persuadé que la nature est, au contraire, dépourvue de sens (39). Duflo explorera ici les conséquences de cette conception moderne de la morale, précisément les conséquences de l'ancrage de la moralité dans la nature de l'homme, une nature conçue comme nécessité. Dans la contribution suivante, A. Martin étudie le combat que le théologien et philosophe Berkeley mène contre les «libres-penseurs». Elle montre que l'Évêque de Coyne, par ce combat épique, intègre le sentiment à la sphère morale. Berkeley apparaîtra ici très original par sa conception de la nature comme langage, et plus précisément sur le monde compris comme un corps vivant qu'il convient de ne pas diviser, ce que font sans cesse les «libres-penseurs» (50-57). C'est que si Dieu parle aux hommes dans la nature, c'est par le sentiment et non simplement par la raison que l'on peut entendre sa parole. Ainsi le sentiment joue un rôle déterminant dans sa conception de la morale. Dans l'article suivant, qui termine la partie de l'ouvrage consacrée à la morale et à la politique du sentiment, M-L Girou-Swidorski analyse *De l'influence des passions* de Madame de Staël et montre en outre que ce texte, riche en paradoxes, écrit par une femme durant la période de la Terreur, tente de marier non sans difficultés le sentiment et la raison. L'analyse de l'auteure, qui souligne à quel point Madame de Staël conçoit la morale comme un remède individuel, peut aussi montrer comment *De l'influence des passions* est une préfiguration des grandes idées qui marqueront le Romantisme.

Dans la seconde partie, il est question du rôle du sentiment dans la naissance de l'esthétique moderne. La contribution de F. Brugère prend pour objet l'esthétique empiriste de Hutcheson qu'elle entend présenter, dans le sillage de Hume, avec toute son originalité (79-103). Elle veut montrer les conséquences d'une théorie de la beauté à l'époque des lumières en soulignant comment les analyses de Hutcheson innove en matière d'esthétique. Mais il revient à la responsable de l'ouvrage, S. Malinowski-Charles, de rappeler que le discours esthétique est un produit des anciennes poétiques et que c'est à Baumgarten précisément que l'on doit la première esthétique, bien que certains commentateurs essaient de réhabiliter les efforts de Hutcheson. Si Brugère, par exemple, voulait voir en ce dernier un précurseur de l'esthétique moderne, c'est bien à Baumgarten, soutient Malinowski-Charles, qu'il revient le mérite d'avoir opéré une «révolution» dans la pensée philosophique par l'introduction d'une esthétique autonome. Car en favorisant l'autonomie de la faculté du juger sensible par rapport à l'entendement, l'auteur de l'*Aesthetica* réalise le premier que le beau réside dans le sujet connaissant, c'est-à-dire le sujet portant un jugement. Ainsi, en vertu de cette découverte, la vérité devient objet de la connaissance sensible (120-212). Pour sa part, D. Dumouchel voit en Mendelssohn un disciple de Wolff qui intègre le sentiment à la raison. Son article, qui repose sur une lecture des *Lettres sur le sentiment* (1755) et la *Rhapsodie des sentiments* (1761), vise non pas seulement à présenter la pensée de Mendelssohn, qui reste sensible aux avancées de la psychologie empiriste, mais à en saisir l'originalité en regard des efforts théoriques de Hume, de Baumgarten et de Lessing. Le texte de J-P. Clérot s'intéresse enfin au phénomène de la disparition de la notion de passion qui, à l'époque de Pascal, jouissait d'un certain statut ontologique. Clérot dégage trois moments dans l'histoire de la notion : un moment pascalien, un moment humien et un moment décisif, celui instauré par Bentham (144-158). Selon Clérot enfin, c'est dans la foulée de la pensée économique que la passion a perdu de sa force d'attraction.

Cet ouvrage ne s'adresse certes pas en priorité aux étudiants du baccalauréat, mais surtout aux chercheurs et spécialistes qui veulent parfaire leurs connaissances du XVII^e et du VIII^e siècles. Car tous les articles sont le fruit de communications présentées lors du Congrès annuel de la Société Canadienne des Études du XVIII^e siècle (SCEDHS) qui s'est tenu à Québec en octobre 2002. Si l'ouvrage illustre toute la distance qui nous sépare des questions philosophiques des XVII^e et XVIII^e siècles, il n'a cependant pas pour but de nous introduire au sentiment. Il veut nous montrer que l'approfondissement du sentiment n'est pas une erreur de la modernité, mais plutôt l'une de ses découvertes majeures. Cela signifie que *Figures du sentiment* n'atteindra son but que si le lecteur maîtrise un tant soit peu les débats qui ont eu cours à l'époque de Pascal, Diderot, Hutcheson, Baumgarten, etc. Sinon, la lecture s'en trouvera fort ralentie par les détails historiques qui, à l'évidence, sont nécessaires pour saisir les enjeux. On regrettera ici l'absence d'études sur le Romantisme et le *Sturm und Drang*, des courants qui ont beaucoup contribué à la réhabilitation du sentiment, sinon sur Rousseau pour qui le sentiment joue un rôle majeur dans la construction de l'espace politique. Ces études auraient eu le bonheur de donner une plus grande unité à la problématique, de mieux situer géographiquement les découvertes et d'offrir de meilleures perspectives aux excellents articles qui composent ce recueil. On notera enfin que la responsable de la publication aura aussi pensé à ajouter en annexe une bibliographie générale fort utile pour qui désire approfondir les débats entourant les figures du sentiment. Raison de plus pour saluer chaleureusement l'initiative de S. Malinowski-Charles d'avoir réuni pour nous ces belles recherches multidisciplinaires destinées initialement aux congressistes du colloque de Québec.

Dominic Desroches
Philosophie, cégep du Vieux-Montréal